

cains qui nous enseignent à manger une orange avec élégance. L'orange doit être tenue, de la main gauche, sur une toute petite et fort jolie serviette frangée, servant exclusivement à cet usage. Avec le couteau à manche de nacre dont on a armé sa main droite, on pratique une incision dans l'orange à l'endroit où s'attachait la tige, et l'on atteint ainsi le cœur du fruit, qui doit être entièrement rejeté, en offrant un assez large orifice pour permettre d'introduire une petite cuiller en or. C'est avec cette cuiller qu'on retire la chair savoureuse et juteuse de l'orange, qui est ainsi tenue et mangée dans sa propre écuelle.

L'élégance et l'habileté avec lesquelles on opère sont tenues pour signes de bonne éducation.

Si les dénominations: *dandy, fashionable*, venues d'Angleterre pour désigner les élégants, ont été abandonnées, nous n'en sommes pas moins restés fidèles aux modes masculines anglaises. Avouons-le, si toutes les femmes des pays civilisés calquent plus ou moins bien leurs toilettes sur celles des Parisiennes, les Français, depuis les succès et les excentricités de Brummel, prennent le ton à Londres. Signalons donc vite une tendance au genre fantaisiste remarquée dans la toilette des *leaders* de la *fashion* anglaise.

Voilà qu'au Park et dans les rues les plus aristocratiques, à cheval, à pied ou en voiture, vous ne rencontrez plus, de jour, de gentlemen portant le funèbre et correct costume noir, le chapeau haut de forme, l'honorable tuyau de poêle. Les chapeaux affectent les plus jolies formes des pays montagnards, ou sont confortables et appropriés aux saisons; c'est ainsi qu'on voit jusqu'au bonnet de fourrure venu d'Astrakan. Les vêtements s'harmonisent à la coiffure: l'uniformité est enfin rejetée, chacun mettra désormais un peu de son individualité dans sa toilette et se fera une tournure personnelle. La fantaisie sied à ces hommes calmes, sobres de gestes, à qui leur caractère froid donne au moins les apparences extérieures de la distinction. Avec leurs nouveaux costumes, il nous faudra prendre leurs manières, celles qui nous rendaient célèbres autrefois.

Par exemple, pour le soir, l'habit noir et le reste sont conservés. La réforme s'est faite radicale..... seulement jusqu'aux heures aristocratiques.

LES OISEAUX ET LA LEGENDE DORÉE

M. Paul de Saint-Victor publie en ce moment dans le *Moniteur*, une étude sur Aristophane qui demeurera une des œuvres les plus considérables et les plus attrayantes du savant et spirituel critique. La comédie des *Oiseaux* fournit à M. de St. Victor l'occasion d'examiner, dans une sorte de préambule, le rôle joué par les oiseaux dans les légendes chrétiennes.

Rien de plus délicat et de plus charmant.

Le christianisme lui-même a béni et sanctifié les oiseaux. La colombe plane sur ses autels. Le moyen âge leur prêtait un vague instinct religieux: on disait qu'ils jeûnaient, le jour du vendredi saint jusqu'au lever des premières étoiles. La *Légende dorée* est pleine d'oiseaux, amis des saints, frères lais emplumés des moines, hôtes familiers des cénobites. Ils recoutraient en leur faveur le don des auspices. Un faucon vola sur la tête de saint Baldric cherchant une retraite dans la solitude comme pour l'inviter à le suivre: le saint marcha les yeux en l'air, s'arrêta lorsqu'il le vit s'abattre, et bâtit son ermitage à l'endroit où il s'était posé (Montfaucon). Un pigeon traça, dans son vol circulaire, le

plan du monastère de Hautvilliers, Saint Dunstan, le moine irlandais, pria un jour, au seuil de sa grotte, les bras étendus; une mésange le prit pour un homme de pierre, et vint pondre dans sa main ouverte. Le moine ne voulut pas tromper la confiance de l'innocente créature; il se crucifia dans son immobile attitude, et attendit pour abaisser ses bras que l'œuf fût éclos.

La légende des tourterelles de saint François d'Assise n'est pas moins élevée dans sa simplicité sereine:

... Une autre fois, il racheta des tourterelles sauvages à un jeune homme qui allait les vendre au marché: « O bon jeune homme! lui dit-il, donne-les-moi afin que ces oiseaux si doux, qui dans la Sainte Ecriture sont le symbole des âmes humbles, chastes et fidèles, ne tombent pas dans les mains de cruels qui les feraient mourir. » Le jeune homme touché, remit entre ses mains les colombes: ils les prit dans son sein et se mit à leur parler tendrement. « O mes tourterelles, simples, innocentes et chastes, pourquoi vous laissez-vous prendre? Maintenant je veux vous sauver de la mort et vous faire des nids afin que vous fassiez des petits et que vous vous multipliez, selon le commandement de votre Créateur. » Il leur fit des nids et les tourterelles commencèrent à pondre des œufs et à les couvrir devant les Frères, comme auraient fait des poules toujours nourries de leurs mains. « Elles ne s'en allèrent point jusqu'à ce que saint François, avec sa bénédiction, leur donna congé de partir. »

M. Paul de Saint-Victor aurait pu ajouter à cette légende touchante celle du même saint François d'Assise et des hirondelles.

Le saint haranguait la foule recueilli; mais, dans les airs, un vol d'hirondelles joyeuses et babillardes empêchait la parole de se faire entendre nettement. Saint François d'Assise s'arrêta, et levant les yeux, dit:

— Hirondelles, mes sœurs, voilà bien longtemps que vous parlez. Faisez-vous donc un peu (*teneatis silentium*) à votre tour, afin que je puisse instruire ces âmes dans la science de Dieu!

Ce qu'entendant, ajoute la légende, les hirondelles se turent subitement, laissant saint François d'Assise reprendre son discours au milieu du silence et du recueillement.

SEMAINE POLITIQUE

La réélection de l'hon. M. Wood, l'ex-trésorier d'Ontario, qui revient de nouveau au ministère; l'emprisonnement du député de Montréal-Centre, M. Devlin, qui a refusé de reconnaître la juridiction de la cour; une demande d'*habeas corpus* présentée en sa faveur à l'hon. juge en chef, qui a maintenu l'arrêt du tribunal lui reconnaissant le droit de siéger, droit contesté par le député, sont les événements politiques qui ont marqué dans la dernière semaine.

Les nouvelles de Manitoba, bien que contradictoires, affectent un certain air de mystère qui ne présage rien de bon. Les Indiens s'agitent, s'ameutent et ont maille à partir avec la police à cheval.

L'hon. M. Letellier, membre du cabinet fédéral, vient d'arriver à Winnipeg. Ce voyage doit évidemment avoir un autre but que celui d'une promenade sentimentale?

On assure également que le missionnaire MacDougall s'est rendu au milieu des Crees, chargé de la part du gouvernement fédéral d'offrir des présents aux Indiens, afin de les calmer.

En France, les députés sont en vacances. Deux incidents qui se rattachent indirecte-

ment à la politique viennent de se produire à Paris.

La cour d'appel a confirmé l'arrêt condamnant l'artiste Courbet à payer les frais de la reconstruction de la colonne Vendôme. La poursuite intentée par M. Plon, éditeur de la vie de César, contre les héritiers de Napoléon III, pour le paiement d'une somme de 167,000 francs, à titre de dommages et intérêts, résultant de la perte encourue par la cessation de la publication de l'ouvrage, a été déboutée.

Ce qui préoccupe justement l'Europe, ce sont les difficultés de l'Herzégovine, qui chaque jour prennent un caractère de plus en plus inquiétant.

Ainsi on écrivait le 12 de Constantinople que des bandes d'insurgés sont descendues dans la plaine en face de Trebigne et ont attaqué cette place, pillant dans toutes les directions. Un corps d'environ 3,000 hommes, composé en grande partie de Dalmates et de Monténégrins, s'efforce de détruire les communications entre Mostar et Henecine. Quinze cents Dalmates et Herzégoviniens marchent sur Bochtcho. La présence d'un corps de Serbiens sur les frontières de la Turquie semble encourager les insurgés.

Le premier ministre d'Autriche a déjà eu, à propos de ces graves événements, des pourparlers avec les cours de Berlin et de St. Pétersbourg. Toutes les crises causées par la question d'Orient ont commencé par des escarmouches dans les provinces danubiennes.

En fait de nouvelles d'Espagne, voici les dernières: des dépêches de Madrid annoncent que le général Campos s'est emparé de la ville de Sen Urgel. La citadelle résiste encore, mais elle ne pourra pas tenir longtemps devant les efforts des Alfonsistes munis de pièces de fort calibre.

A. ACHINTRE.

QUATRE PETITES FABLES

LE LOUP ET LES BERGERS

Un vieux loup, certain soir, apercevant, dit-on, Des bergers qui mangeaient, dans leur logo, un mou- Ah! dit-il, fourbes que vous êtes. [ton: Ce que vous défendez aux autres vous le faites!

LA SANGSUE ET LE MALADE

Au malade soigné par elle, Rendez grâce, disait la sangsue, à mon zèle; J'ai su vous sauver du trépas Et faire, en même temps, dit l'autre, un bon repas.

LE JEUNE POMMIER ET LES ENFANTS

Aux enfants qui fuyaient en emportant ses pommes, Un jeune arbre criait: " Pourquoi m'abandonner, " Ingrats? Parbleu, lui dit un des petits bonhommes " Tu n'as plus rien à nous donner."

LE PAPILLON, LE VRI ET LE GRILLON

Fi donc! Fi! s'écriait un papillon, un ver! Monsieur, dit un grillon, ne soyez pas si fier, Car on vous ferait voir là, sous cette charmillle, La peau que vous portiez, quand vous étiez chenille.

LE MOT DE L'ENIGME

" Ce qu'il y a de plus digne d'être montré aux hommes c'est une âme humaine. " The one thing worth showing to mankind is a human soul. (BROWNING.)

XLII

(Suite)

« Sa célébrité est trop grande, disait mde de Kergy, pour que sa présence puisse demeurer longtemps ignorée et, d'ailleurs le but même qu'il se propose lui interdit de conserver longtemps un incognito impossible. Déjà plusieurs de ses amis l'ont découvert et l'ont été chercher, mais il n'a voulu recevoir qu'un seul d'entre eux dont les conseils et le concours lui sont indispensables. Cet ami est aussi le nôtre. Je sais donc, par lui, que, lorsqu'il se sera remis à l'œuvre, il a l'intention de rentrer en communication avec ceux qu'il a quittés, et probablement avec vous, ma chère Ginevra; mais il persiste à vouloir vivre

seul et loin de vous. Il se persuade qu'il a tout arrangé pour que votre vie demeure à peu près ce qu'elle était, sauf sa présence, qu'il n'a rien fait, dit-il, pour vous rendre regrettable. Vous aurez de la peine à vaincre son obstination à cet égard: il vous sera difficile de faire accepter à un homme qui se sent de si grands torts envers vous le lourds poids de la reconnaissance. Tous les sacrifices qu'il s'impose à lui-même lui coûteront moins que de consentir à celui que vous êtes si disposée à lui faire. Les hommes sont tous ainsi. Soyez donc patiente, adroite, et ayez assez d'esprit et de cœur pour parvenir à être généreuse de telle façon qu'il s'en aperçoive le moins possible. »

Il m'était d'autant plus facile de suivre le conseil de madame de Kergy que ce que j'avais à dire à Lorenzo pour le convaincre était exactement vrai. Je lui écrivis donc, sans effort et sans contrainte, ce que me dictait mon cœur: mais j'écrivis en vain: ma première et ma seconde lettre demeurèrent sans réponse: la troisième en obtint une, mais cette réponse était un refus où je voyais percer tous les motifs signalés par ma vieille amie. Hélas! faire accepter un pardon est souvent plus difficile mille fois que de l'obtenir!

Toutefois, je ne me lassai pas: je fis mes préparatifs de départ, tout comme s'il m'y eût invitée, et j'attendis avec patience l'heure sur laquelle je comptais, décidée à trouver un moyen de la hâter si cette attente devenait trop longue.

Tandis que tant de tristesses, les unes réelles, les autres apparentes, s'accumulaient autour de moi, le fond rayonnant de ma vie ne se manifestait que par une activité et en même temps une tranquillité qui surprenaient fort mes amis, mon frère et surtout ma tante dont l'agitation était extrême.

Je ne dirai pas que donna Clélia éprouvât au moindre degré cette joie du malheur d'autrui, prêtée par un grand et malicieux esprit à tous les humains; mais la transformation de nos situations respectives qui lui permettait maintenant, au lieu de m'envier, de me plaindre et de me protéger, ne déplaisait ni à son orgueil ni à sa bonté.

Elle m'offrit la plus large hospitalité. Elle aurait voulu m'établir dans son palais de Tolède, et m'abandonner, pour mon seul usage, le plus grand de ses grands salons. Elle ne comprenait pas qu'il me fût possible de demeurer dans ma maison pendant que l'on y faisait table rase de toutes ces magnificences dont la possession m'avait placée à ses yeux au sommet du bonheur. Mais je refusai de quitter, avant le dernier jour, ma chambre, ma terrasse et l'incomparable vue, dont la privation m'était plus sensible que tout le reste. Je demeurai donc dans le coin (encore fort spacieux) que je m'étais réservé dans ma belle demeure, encouragée par Stella, qui, sans exclamations et sans surprise, me comprenait, m'aidait à faire mes préparatifs de départ, et me réjouissait par la présence d'Angiolina, toujours près de nous, comme de coutume: en sorte que, malgré la gravité du moment, je luttais presque sans effort contre l'abattement et la tristesse.

Les semaines s'écoulaient cependant et, quoique je n'eusse pas renoncé à l'espoir de vaincre l'obstination de Lorenzo, je commençais à perdre patience, et je songeais à partir sans son consentement, car il me semblait qu'une fois rapprochée de lui, il ne pourrait se refuser à me voir. Cette incertitude était la circonstance la plus pénible de ma situation actuelle, et, pendant sa durée, le temps orageux et pluvieux ajoutait encore sa triste influence à tout le reste. Mais, pour troubler ma paix et affaiblir mon courage, il me fallait une épreuve plus sensible et plus difficile à supporter que celle-là!...

Le ciel était redevenu serein, et nous avions enfin pu retourner sur la terrasse d'où la pluie nous avait bannies depuis longtemps. La verdure touffue du jardin, le parfum des fleurs, le bleu des montagnes, de la mer et du ciel, la nature tout entière enfin, semblait se dédommager par un éclat inaccoutumé d'avoir pendant quelques jours été contrainte de voiler sa beauté. Mais Stella, au lieu d'être ravie et transportée comme de coutume, à ce spectacle, le regarda longtemps gravement et en silence; puis, tout d'un coup, avec une soudaine explosion de douleur, elle se jeta à mon cou:

— Ginevra! que deviendrons-nous, Angiolina et moi, quand tu seras partie?... Ah! jamais je n'aurais dû aimer qu'elle seule en ce monde!

Elle s'assit sur l'un des sièges de la terrasse, et prit sur ses genoux l'enfant qui, ce jour-là, ne s'était pas éloignée un instant pour aller jouer, comme elle en avait l'habitude. Et lorsque celle-ci, les